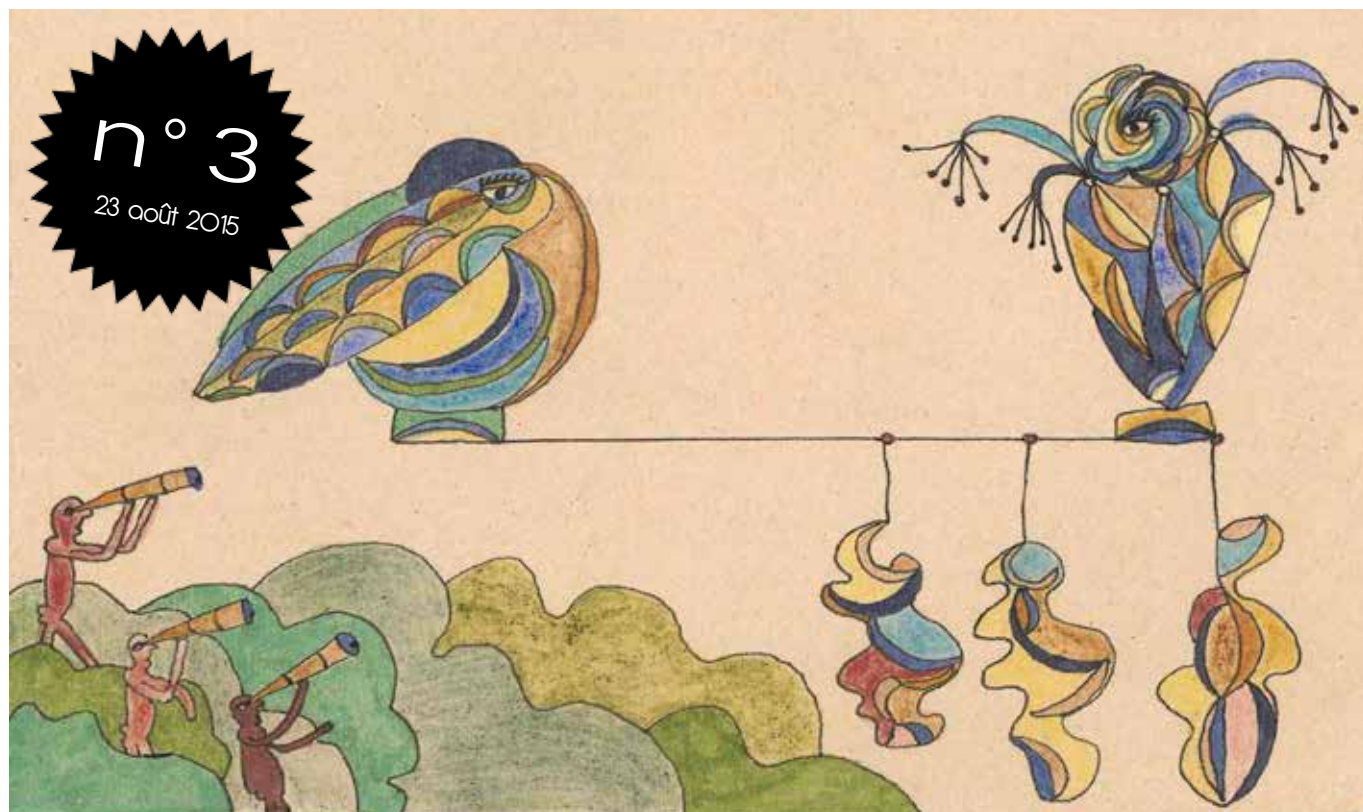




# Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



## DE LANGUE À LANGUE

Citer les pays représentés à la Mousson d'été n'est pas aligner de vains mots, quand on entend au détour d'une conversation un auteur absolument francophone et portugais interroger une autre auteure absolument francophone et marocaine sur le sens du mot Algarve, région portugaise signifiant récif en arabe ; ou une traductrice raconter comment l'exercice de la traduction, de l'immersion dans une œuvre à sa retranscription dans une autre langue et une autre culture, lui a ouvert les portes de la mise en scène ; ou encore quand, quotidiennement, une auteure allemande mène un atelier en anglais avec des stagiaires français.

Le passage d'une langue à une autre est loin d'être anodin. On se souvient de Beckett qui écrivait en Français, « avec le désir de s'appauvrir davantage ». Quelle langue choisir lorsqu'on est bilingue ? Nancy Huston le décrit bien dans *Perdre le Nord* : on n'est pas la même personne quand on écrit dans sa langue maternelle et dans une langue apprise. On n'écrit pas de la même façon et on ne crée pas le même univers.

Le choix de la langue est éminemment politique. Pau Miró écrit en catalan et non en espagnol. Et, étonnamment, la traduction italienne des *Joueurs* fut d'abord faite en napolitain. Langue du pays ou langue de la région ? Langue de l'institution, de l'académie ou langue du peuple, de l'oralité ?

Les peuples modifient les langues, quand ils le peuvent. Et chaque acte d'écriture pose cette question : comment parler plutôt qu'être parlé ?

Comment déconstruire ou échapper au langage officiel, celui porté par ces fameux « éléments de langage » qui ne sont rien d'autres que des éléments de propagande ? La question est la même face à cet autre langage, dit populaire, mais calibré par les médias du marketing.

Comment, en fin de compte refaire parler librement une langue soumise ?

En écrivant dans une langue, qu'elle soit maternelle, étrangère ou institutionnelle, chaque auteur trouve son dedans-dehors nécessaire pour qu'une œuvre voit le jour et nous permette ensuite, spectateurs ou auditeurs, de regarder le monde depuis une autre fenêtre que celle bâtie par les mots creux.

Alors qu'ils ne sont que l'agencement de 26 lettres, du moins en France, ces mots et phrases qui résonnent à la Mousson font entendre des langues bien plus nombreuses que les pays qui les accueillent, bien plus singulières que les académies qui légifèrent, créant chaque fois de nouveaux parlements, de petits contre-pouvoirs, qui font discuter et débattre, et c'est bon signe, jusque très tard dans tous les coins de l'abbaye.

Charlotte Lagrange

---

Rédaction : Laura Elias, Olivier Goetz, Charlotte Lagrange  
Illustrations : Amandine Testu - Mise en page : Florent Wacker



# **IMPRESSIONS D'AFRIQUE**

## **WASTE**

**DE GUILLAUME POIX (FRANCE), DIRIGÉE PAR L'AUTEUR**

Qu'est-ce que *Waste* ? On serait tenté de chercher dans le choix de ce titre l'état d'esprit d'un auteur, Guillaume Poix, qui fait de sa propre langue un sabir singulier, un idiolecte où les anglicismes ne sont pas rares. On décèle, dans ce glissement du « déchet » français au « Waste » anglais la signature ou la marque de fabrique de ce travail d'orfèvre du langage. Le référent (une masse de détritiques) est bien le même, mais la sonorité soyeuse et tranchante, à la fois, de l'expression anglaise génère une sensation bien plus évocatrice. Comme si le texte avait été écrit à l'oreille, le drame est composé de manière musicale, chaque partie formant un bloc sonore, comprenant d'infimes variations de rythmes et de subtiles nuances de timbres...

Déchiffrer pareille partition constitue, en soi, un véritable défi. On se demande d'emblée d'où part le désir d'écrire un truc pareil ? Des impressions touristiques ? Peu probable ; qui irait volontairement s'égarer dans pareil cloaque ! Visionnage d'un reportage télévisuel ? Lecture d'un article dans une revue spécialisée ? On pourrait se renseigner, mais, au fond, peu importe, car tel est bien le statut du lecteur ou du spectateur ordinaire : il se trouve placé devant une énigme qui le nargue et qui, parfois, le charme.

Reprenons. L'action se passe en Afrique. Au Ghana. À Agbogbloshie. Où ça ? Jamais entendu parler ? Tapez ce mot : Agbogbloshie, sur Google image. Laissez apparaître en plein écran les vignettes de Google image, c'est tout à fait édifiant. Faites-le à chaud, en sortant de la lecture de *Waste*, l'évidence vous saute au visage. C'est ça ! C'est tout à fait ça ! Ce coin de terre déshérité, recouvert par les rebus de toute la technologie

planétaire, habité par la population misérable et chatoyante qui vit et meurt du trafic de ces immondes, est tout à fait comme vous vous l'étiez imaginé à l'écoute :

WISDOM. - T'as tout le cimetière numérique de la planète ici, t'as tout l'obsolète qui se trouve une place pour s'aplatir sous les coups de poing des gosses qui le fouillent. On te dit C'est numérique, c'est dématérialisé, on te dit C'est sans fil c'est encore plus plat, on te dit C'est l'encombre en moins et la vitesse du son du tonnerre dans ta gueule, on te dit C'est la fibre, on te dit C'est la fibre, on te dit C'est les choses qui s'amenuisent et perdent en gravité et tout qui se stocke en minuscules capteurs de rien de chez rien, on te dit C'est la poussière en propre, en qui prend pas de place, on te dit des trucs pareils là où t'es toi, mais ce qu'on te dit pas c'est que chez nous ça devient la bosse, ça devient l'afadjato, ça devient Babel le truc, ça monte jusqu'au ciel, les merdes cabossées dézinguées bousillées elles bâtissent une deuxième planète qui te poisse la gueule et le buste, qui t'encrasse les conduits, merdes qui croupissent dans toi, qui se dispersent dans tes migraines et tes vomissures, qui maculent les gosses morts à vingt ans de respirer l'air de la planète infestée par les rebus de là où t'es toi et que les gens de chez toi voient rien C'est dématérialisé, c'est numérique, c'est sans fil, c'est tout plat, c'est amenuisé, c'est du vent pour toi là-bas et ici c'est des montagnes d'air compact et brun qui se hissent en haut, qui peignent le ciel tout en volutes et qui te rentrent dans l'épiderme que ça te gratte à t'en dégainer le cuir. Disons, pour conclure le topo, que ce qui se voit pas là-bas est pas tout à fait invisible ici.

Mystère de la fabrique théâtrale. L'écriture est âpre, opaque et, par moments, incompréhensible. Cependant, tout est miraculeusement saisi. Chaque couleur, jusque dans ses moindres nuances ; le reflet métallisé des peaux, le frémissement joyeux ou douloureux des corps, l'écho des voix qui planent sur ce paysage apocalyptique... Beauté sans nom de cette grande image mentale : paysage fantastique constitué par ces tas de déchets fumants comme des bûchers... Une sorte d'*Enfer de Dante*, sordide et ardent.

C'est que Poix est une sorte de sorcier. Le parler de ses personnages n'est pas un « petit nègre » caricatural, c'est une langue somptueuse, entièrement réinventée, et on tremble pour le téméraire que prendrait l'envie de la traduire... !

On se demande évidemment ce que sera la lecture publique (conduite par l'auteur lui-même). Comment nos petits blancs d'acteurs français vont-ils parvenir à s'approprier un code si étrange, si étranger ? à s'incorporer une gestuelle si sauvage, si nerveuse. Du reste, c'est la vieille antienne : comment faire parler, sans ridicule et sans condescendance, des Africains sur la scène et par la bouche de leurs « colonisateurs » ? Délicatesse, par exemple de monter des scènes où La Mère lave le sexe de son fils (« J'y passe juste le propre [dit-elle] et je te le laisse en paix », où d'agiles petits Noirs jouent au foot sur des collines d'ordure (« Moïse dans les buts, c'est tantôt la providence, tantôt l'Italie », où Un Homme essaie d'avoir un rapport sexuel avec le jeune Jacob (« L'HOMME. - Tu fais quoi ? Tu proposes quoi ? / JACOB. - Tout chef, je fais tout le faisable »)...

Mais, au fond, le contexte le plus sordide, la misère la plus caractérisée et l'exploitation la plus typée sont largement transcendés par une poésie universelle et cette Afrique, si crédible, si documentée qu'elle paraisse, est bel et bien une Afrique de théâtre, un pays imaginaire.

En exergue de son œuvre, l'auteur a tenu à placer cette citation de la Genèse : « Alors, l'Éternel fit tomber sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre embrasée par un feu qui venait du ciel, de l'Éternel. » Sans doute, s'agit-il, là encore, d'un glissement ou d'une métaphore. Le reportage se hisse à la

dimension d'une écriture prophétique, en même temps que la référence à Sodome et Gomorrhe illustre la chute des corps dans une sensualité confuse :

LA MERE. - Mais les gars dégueulassés du nord qui viennent se soulager l'organe, c'est pas sa bouche de gosse qui y aide ?

JACOB. - M'aider à fouiller le jour plutôt que poser l'esgourde dans le merdoïement.

LA MERE. - Il sera emporté pour ses péchés le Moïse qui laisse son cul et ses bronches se faire coloniser par la mâlerie.

JACOB. - La saloperie des déchets, pas la mâlerie.

LA MERE. - Saloperie pareille.

JACOB. - Saloperie de Père surtout qui encrasse les têtes de saletés.

Sans être particulièrement religieuse, la pièce possède donc quelques accents mystiques. Les personnages y portent souvent des noms bibliques (Jacob, Isaac, Moïse...) Et ces abandonnés de tous se trouvent encore sous le regard de Dieu. L'un des plus beaux moments étant ce *Notre Père*, traduit dans la langue vernaculaire des habitants de cet enfer qui est, aussi, un paradis :

MOÏSE. - Notre père qui se la cale en haut, que votre légende s'assoit toujours plus sur le rebord de la cuvette de votre cul qui est pâle et pur, que votre mandat s'éternise la fiole en vue de notre cagation de cague de morts, que le décisionnement qui vous est propre se facilite le concrètement sur la bosse et au-delà, fournissez la bouffance de suie qu'on se gouffre le colon d'avec, soyez pas doucet sur la trasherie de nos majeurs de ton cul tout comme moi idem je me les prends sans que ça me carquille le front, tenez-nous loin de la réconforte et faites valser le trip une bonne fois qu'on se dévide la gueule de la bosse, et que ça soit amen de votre sale putain de bordel de dieu.

Olivier Goetz





*Les joueurs de cartes, Paul Cézanne*

# **PARTIE DE CRISE**

## **LES JOUEURS**

**DE PAU MIRÓ (ESPAGNE)**

**DIRIGÉE PAR ALBERT ARRIBAS**

Albert Arribas est invité par la Mousson d'été pour mettre en lecture *Les joueurs* de Pau Miró dont il connaît bien le travail. Il a accepté de répondre à quelques unes de nos questions.

### **Quel rapport entretiens-tu avec Pau Miró ?**

Pau était très jeune quand il a commencé à écrire. Il était en rapport avec l'ancienne Sala Beckett, un théâtre qui a beaucoup œuvré notamment avec la Maison Antoine Vitez et la Mousson d'été à faire connaître les écritures catalanes. Pau suivait des ateliers d'écriture avec des auteurs importants comme Lluïsa Cunillé. Elle est moins connue en France que Sergi Belbel, sans doute parce qu'elle fait peu la promotion de ses textes et qu'elle voyage peu à l'étranger. Mais elle a commencé à écrire en même temps que lui. Pau était très proche d'elle. Il suivait ses traces, les postulats de son écriture, et lui faisait lire ses propres textes. Elle l'a beaucoup aidé. C'est comme ça que j'ai rencontré Pau. Parce que j'aimais l'écriture de Lluïsa.

Quand il a lu l'une des pièces que j'avais écrites au cours d'un atelier, il a eu envie de la mettre en lecture. Le fait de mettre en lecture à mon tour l'un de ses textes est une manière de boucler la boucle. Entre temps, j'ai assisté Pau Miró lorsqu'il mettait en scène ses propres textes.

### **Sur quels spectacles as-tu travaillé ?**

*Les joueurs* fait partie d'une trilogie, comme beaucoup de pièces de Pau. Dans cette trilogie se trouve une pièce qui s'appelle *Un refuge indien*. Elle développe la question de la crise du côté des jeunes de moins de 25 ans obligés de partir d'Espagne ou de se prostituer. Chez nous, le chômage des jeunes est arrivé à un moment à 50% ! Pour cette création, Pau a voulu s'entourer d'une équipe de moins de 25 ans. Il m'a proposé alors de l'assister.

L'autre pièce est sur les femmes de 40-45 ans. Elle pose la question du genre aujourd'hui : comment la crise a poussé les femmes à délaisser leur travail pour revenir au statut de mère au foyer. C'était traité sur le mode de la comédie.

*Les joueurs*, c'est sur les hommes de 55 ans qui avaient un boulot depuis 20 ans au moins, et qui au moment de la crise, ont perdu leur travail et ne savaient alors plus quoi faire. C'est un vrai problème chez nous aujourd'hui qui pose la question de la dignité sociale.

### **Cette trilogie porte-t-elle un titre ?**

Non, c'est en quelques sortes la trilogie de la crise, comme les pièces *Lion*, *Buffle* et *Girafe* de Pau Miró forment la trilogie des animaux...

**Au-delà de la problématique de la crise, qu'est-ce qui relie les différentes pièces ? Quels éléments et images s'y répètent pour constituer un même univers ?**

Ça fonctionne à plusieurs niveaux. Il y a des accessoires symboliques, qui reviennent de temps en temps, comme par exemple un sac avec de l'argent ou un Jésus en plastique. Cette statuette est un élément récurrent des pièces de Pau Miró.

Puis il y a tout un univers, un peu mafieux, un peu américain. Les personnages parlent de Dean Martin mais les références au jeu et à l'alcool renvoient aux films de mafieux des années 50. Tous ces aspects sont devenus très populaires et ont contribué à développer un imaginaire contemporain indie pop. D'ailleurs « indien » du titre *Refuge indien* signifie à la fois « de culture indienne » et « indé », « indépendant ». Dans les pièces de Pau Miró, ces structures extérieures nous permettent de voir pourquoi la crise s'est produite.

**Comment cela nous permet-il de voir la raison pour laquelle la crise s'est produite ?**

Dans *Les joueurs*, il y a tout un rapport à ce roman de Dostoïevski intitulé *Le Joueur*. Lorsque le personnage de Pau Miró revient du braquage de la banque, il dit « tout à coup j'ai compris que je devais aller directement vers la police / Pourquoi ? / Je ne sais pas, rouge ou noir, tout était joué. ». Ça nous a posé un problème de traduction. « Rouge » et « Noir » font en fait référence aux couleurs sur lesquelles mise le personnage du roman de Dostoïevski. Son roman montre que l'argent est une drogue de la société contemporaine qui est reliée à la valeur du jeu, de la spéculation et de la bourse. Dans notre monde, l'argent a acquis un rapport plus fort au jeu qu'au travail. Les joueurs de Pau Miró sont addicts au jeu. Ils sont très clairement des *losers* qui décident de braquer une banque pour payer un dédommagement à un élève qu'un des personnages a blessé.

Ils passent toute la pièce à se poser la question de ce qu'ils vont faire de leur vie. Mais en fait on peut se demander s'ils ne sont pas déjà morts. Ils n'ont plus d'argent et ils ont perdu leur dignité sociale. Ils sont en quelque sorte des « morts sociaux ».

À la fin, ils retrouvent leur énergie en braquant une banque et en gagnant de l'argent. Ils se disent qu'ils vont le jouer au casino. Ça leur donne la possibilité de continuer de vivre. Mais ils perpétuent ainsi ce cercle vicieux qui fait que la société est de plus en plus addictive au jeu et à la spéculation. En réalité, rien ne change et ils en sont finalement aussi responsables.

**Le rythme de la pièce semble suivre cette reconquête de l'énergie...**

Oui, ça devient de plus en plus vivant jusqu'à cette montée d'adrénaline liée au braquage, mais cette énergie retrouvée est tellement forte qu'elle pourrait les tuer. Ils ne sont pas prêts à ça. Ils ont braqué une banque pour

se sentir vivants, même jeunes, mais ainsi, ils n'ont pas accepté leur situation existentielle.

Le début de la pièce est lent. Globalement, on pourrait monter cette pièce de manière très réaliste. C'est ce que Pau Miró a fait justement, en brisant le réalisme par petites touches. Pourtant au premier acte, ce ne sont presque que des monologues. Un personnage réfléchit à haute voix. On ne sait pas s'il parle au public, aux autres personnages ou à lui-même. Pau joue sur l'ambivalence de la parole. On ne sait pas si on est dans le domaine du mental ou de la réalité. C'est pour cette raison notamment que c'est assez lent.

Et les personnages sont tout le temps assis. Ils attendent un autre personnage qui réfléchit, couché dans sa chambre. C'est à l'image du rapport qu'on pourrait avoir avec la crise : elle nous stupéfait, nous immobilise parce qu'on ne sait pas quoi faire.

Dans le deuxième acte, les personnages commencent à bouger un peu. Ils s'interrogent sur la décision à prendre et ils débute une partie de cartes. Cela devient plus dynamique, d'autant plus qu'ils écoutent la musique de Dean Martin.

Mais c'est là qu'on peut se demander s'ils sont vivants car l'auteur distille pas mal d'allusions à la mort dans les dialogues.

Au troisième acte, les personnages se rapprochent comme par solidarité dans la mort. Et au quatrième acte, en décidant du braquage, ils commentent à s'exciter. Ce braquage est vraiment un acte de fraternité, par lequel ils se retrouvent les uns les autres. Tout se précipite. Il y a cette montée d'adrénaline. C'est un peu à l'image des vieillards qui meurent alors qu'ils baissent. Mais au moins ils meurent avec félicité et avec dignité.

Le sujet de la pièce c'est vraiment cette dignité que les joueurs recouvrent en se mettant enfin à agir.

Le fait d'agir leur donne, peut-être pas une raison d'exister, mais une raison d'être pendant un moment. Alors qu'au début ils réfléchissaient sur le sens de l'existence, ils finissent par comprendre que le plus important n'est pas « pourquoi on est là ? » mais « on est là, maintenant on va faire quelque chose ». Cette pièce interroge évidemment la dignité sociale, mais aussi et surtout la dignité existentielle.

**Propos recueillis par Charlotte Lagrange**

.....

Spectacle présenté en partenariat avec « Fabulamundi. Playwriting Europe ».



# DRONE DE NOUVELLES...

## GROUNDÉ

DE GEORGE BRANT (ÉTATS-UNIS)

TEXTE FRANÇAIS DE DOMINIQUE HOLLIER

DIRIGÉE PAR MICHEL DIDYM

« Les États-Unis vont augmenter considérablement le nombre de vols de drones militaires dans les quatre prochaines années pour renforcer leurs capacités de renseignement et de frappe dans les zones de conflit, a rapporté le Wall Street Journal. Le Pentagone prévoit d'augmenter le nombre de vols quotidiens de 61 actuellement jusqu'à 90 d'ici 2019, a indiqué un responsable de la Défense. »

*Le Figaro avec AFP, le 17/08/2015 à 14:35*

« La Maison Blanche a confirmé, vendredi 21 août, la mort du numéro 2 du groupe djihadiste État islamique (E.I.), Fadhil Ahmad Al-Hayali, dit Hadji Moutazz, tué par un drone de la coalition internationale cette semaine près de Mossoul, dans le nord de l'Irak. »

*Le Monde avec AFP et Reuters, le 21.08.2015 à 21h37*

Quand la fiction rejoint la réalité... La pièce de George Brant lue aujourd'hui, le 23 août, épouse l'actualité brûlante. En effet, le personnage de la pilote de drones cherche à tuer... le numéro 2 du groupe djihadiste, comme celui qui a été tué avant-hier ! Cette coïncidence amusante en masque d'autres, beaucoup moins drôles : les attaques de drones dans la péninsule arabique, en hausse permanente, tuent des dirigeants islamistes, mais aussi des civils innocents. Bénédicte ou non, cette guerre à distance pose de nombreux problèmes éthiques. Mais qu'en est-il vu de l'intérieur, du point de vue de la personne même qui dirige l'appareil ? Si le collectif Rimini Protokoll nous le faisait découvrir cette année, au théâtre de Nanterre-Amandiers dans son spectacle déambulatoire, *Situation Rooms*, qui mettait le spectateur dans la peau de tous les acteurs du trafic d'armes et notamment du pilotes de drone, George Brant va encore plus loin en nous faisant entendre directement le quotidien de ces militaires-là, et plus particulièrement d'une femme, ancienne pilote de F16 reconvertie aux drones.

La Pilote, telle que nous la présente l'auteur n'est pas une actrice, elle se confie au public, lui raconte son histoire, comment elle est passée du bleu du ciel à l'écran gris des drones et au désert du Nevada où se trouve la base de Creech. Au début elle incarne l'idéal américain de la force sûre, pourfendant l'air sur son avion de chasse, le Tiger, invincible, brandissant sa combinaison comme un étendard :

*« J'ai des missiles à lancer*

*J'ai des Sidewinders*

*J'ai des Mavericks*

*Je les fais pleuvoir sur les minarets et le béton en dessous de moi*

*Ce qui s'élève du désert*

*Moi je le ratatine »*

Mais elle rencontre Éric et tombe enceinte, elle devient une « baleine en civil », obligée de quitter le bleu pour le sol ferme. Grounded, clouée au sol. Alors qu'elle finit son congé maternité et qu'elle veut reprendre

du service, on lui apprend que le F16 est un « dinosaure » et que maintenant, la nouvelle mode est au drone. Mais la « Rocking-Chair Force », ce n'est pas du tout ce qu'elle voulait. C'est là que la vie en gris commence. Le cocktail désert-drone-dodo éteint peu à peu la tigresse des airs. Au début, c'est une fierté de tuer « les coupables ». Puis le dégoût face aux lambeaux de corps gris qui virevoltent après l'explosion s'installe. Maintenant, elle ne sait plus regarder le monde autrement qu'en gris, sa fille est grise, le désert est gris, plus rien ne retrouve de couleur et la fierté laisse place à l'inquiétude. Partout, dans le désert, au centre commercial, chez elle, elle se sent observée, elle sent « l'œil du ciel » qui la guette :

*« On n'échappe pas à l'œil du ciel mes enfants...*

*Contempler les coupables comme les innocents tous nos enfants nous veillons sur vous mes enfants nous vous protégeons et nous vous détruisons oui »*

Après l'envol dans le bleu du ciel, c'est la descente aux enfers jusqu'au jugement dernier. Elle a refusé d'appuyer sur le bouton. La cour martiale décide maintenant que la coupable... c'est elle.

Pièce à thèse ? Que veut nous dire George Brant ? Que l'utilisation des drones ruine à la fois les militaires et les populations civiles souvent touchées par les frappes ? Que tuer à distance n'est pas moins inoffensif que la « vraie guerre » ? Ou cherche-t-il seulement à démonter le discours ultra manichéen de cette femme qui s'est prise pour Dieu ? Quoiqu'il en soit, elle n'était pas « l'œil du ciel » puisqu'un autre drone volait au-dessus d'elle, un autre drone contrôlait ses actes, comme s'il y avait toujours quelqu'un de plus haut de plus fort pour rétablir l'ordre et la justice. Parce que finalement : est-elle coupable ou innocente ? D'un côté, elle est innocente parce qu'elle veut sauver l'enfant innocente, mais de l'autre, en épargnant l'enfant, elle laisse en vie un dirigeant islamiste qui aurait pu attenter à plus de vies encore... Alors, qui juge ?

Laura Elias

# COIN DE TABLE

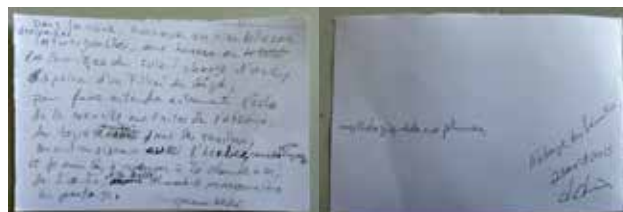
LES ARTISTES PRÉSENTS À LA MOUSSON D'ÉTÉ SE PRÊTENT À CE JEU : LIVRER CHAQUE JOUR AU TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN UNE PHRASE OU UN COURT POÈME, MÛRIS SUR LE MOMENT, AU COIN D'UNE TABLE DE L'ABBAYE.



*Dans la cour, honneur aux hirondelloises, écrivaines infatigables, aux heures où la lumière du soleil change d'axe, à peine d'un « Fillion » de degré, pour faire entendre autrement l'écho de la corneille aux faîtes de l'Abbaye, des tourterelles dans les feuilles, les autres oiseaux sur l'herbe, comme de petites figures mythologiques de nos plumes, et je suis là, à repenser à « la chambre à soi » de l'autre, et de cette chambre moussonnaire en partage.*

(merci Nathalie)

Abbaye des Prémontrés,  
23 août 2015-08-22,  
D. Danis



# LE QUESTIONNAIRE DE SAINT-NORBERT

## Joseph Danan répond à nos questions

Si vous partiez sur une île déserte,  
quel livre emporteriez-vous ?

La collection complète des *Aventures de Tintin*.

De quel personnage fictif vous sentez-vous le plus proche ?

Frédéric Moreau, dans *L'Éducation sentimentale*.

Souffrez-vous d'une addiction ?

Laquelle ?

Au travail.

Qu'est-ce qui vous hérisse le poil ?

L'intégrisme religieux.

À quoi aimez-vous perdre votre temps ?

À fleurter (dans les abbayes).

Quel est le titre de la pièce que vous n'écrirez jamais ?

*Hamlet*.

En quoi voudriez-vous vous réincarner ?

En moi-même, en mieux.

Faites un vœu.

Il serait nécessairement pieux.



## Davide Carnevali répond à nos questions

Si vous partiez sur une île déserte,

quel livre emporteriez-vous ?

*Le Naufragé*, Thomas Bernard.

De quel personnage fictif vous sentez-vous le plus proche ?

Barbapapa.

Souffrez-vous d'une addiction ?

Laquelle ?

Oui, voyager.

Qu'est-ce qui vous hérisse le poil ?

La méchanceté.

À quoi aimez-vous perdre votre temps ?

À écrire.

En quoi voudriez-vous vous réincarner ?

Mon grand-père ou un canard.

Faites un vœu.

Fait.





**9h30 – 12h30 – Ateliers de l'université d'été européenne**

Dirigés par Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry, Rebekka Kricheldorf et Jean-Pierre Ryngaert

**14h – Waste - AMPHITHÉÂTRE**

De Guillaume Poix (France), dirigé par l'auteur

**16h – « C'est l'auteur qui décide » - SALLE LALLEMAND**

Avec Philippe Minyana

**18h – Spectacle de rue « Juste avant que tu ouvres les yeux » - DÉPART PLACE DUROC (PONT-À-MOUSSON)**

Un spectacle de ktha compagnie

**18h – Grounded - SALLE SAINTE-MARIE-AUX-BOIS**

De George Brant (États-Unis), direction Michel Didym

**20h45 – Les joueurs - BIBLIOTHÈQUE**

De Pau Miró (Catalogne), direction Albert Arribas  
En partenariat avec « Fabulamundi. Playwriting Europe ».

**21h – Spectacle de rue « Juste avant que tu ouvres les yeux » - DÉPART PLACE DUROC (PONT-À-MOUSSON)**

Un spectacle de ktha compagnie

**22h – Loin de la terre 2 - PARQUET DE BAL**

De et avec Eve Bonfanti et Yves Hunstad

**22h45 – Les impromptus de la nuit : NATHALIE FILLION - PARQUET DE BAL**

Des nouvelles du monde écrites en résidence à l'Abbaye

**23h – DJ SET - DJ QUINZE NONANTE SEPT - PARQUET DE BAL**

**La meéc – la mousson d'été est subventionnée** par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson

**et est organisée avec le soutien** de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod- lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

**en partenariat avec** le projet de coopération Fabulamundi – Playwriting Europe, le programme Face à face paroles d'Italie pour les scènes de France, la Maison Antoine Vitez, la SACD, le CnT, les éditions L'Arche, Télérama, France Culture, le NEST - Nord-Est Théâtre Centre Dramatique National de Thionville - Lorraine, le Théâtre Gérard Philipe de Frouard, le Centre Culturel André Malraux - Scène Nationale de Vandœuvre, le TIL -Théâtre Ici et Là de Mancieulles, le Lycée Jacques Marquette et le Lycée Jean Hanzelet de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy - Lorraine.

**MPM Audiolight** est le partenaire technique de la mousson d'été

